

Des Néo-Ruraux aujourd'hui

La communauté du Moulin de l'Oulme, dans le Gard, a reçu une mission de présence auprès des "néo-ruraux" implantés dans les Cévennes. Mais aujourd'hui, qui sont ces néo-ruraux ? Frère Cyprien s'est entretenu avec Joël, qui vit aux Allègres avec Sylvaine et leur fils de douze ans, Jonathan. Depuis juillet 96, ils ont adopté Andreï, un jeune Roumain de dix-sept ans.



Joël, tu es arrivé ici en 1979. À l'époque, quelle était la situation du hameau des Allègres, et de Bonnevaux, votre commune ?

– Le hameau des Allègres, qui comptait une trentaine d'habitants au début du siècle, était totalement abandonné à la fin des années quarante. Les premiers arrivants sont venus en 1974. Et maintenant nous sommes 34 avec les enfants et les jeunes. Ainsi, nous avons pu conserver une école à Malbosc, une commune voisine. Quant à la commune de Bonnevaux, elle comptait 18 personnes en 1970 : elle en compte cent aujourd'hui.

Peux-tu nous retracer un bref historique de ce phénomène vécu par des milliers de jeunes ?

– La grande vague a commencé en soixante-huit. Ce premier afflux était composé de deux courants principaux : le courant *hippie*, avec une recherche naturaliste, écologique, et même mystique, et le courant révolutionnaire, axé sur un changement radical des structures de la société. D'origine bourgeoise et citadine, ces jeunes vont former de nombreuses communautés dans des régions désertifiées, comme les Cévennes, les Alpes du sud, les Pyrénées, la Bretagne.

Mais cela n'a pas duré. Les années quatre-vingt ont vu disparaître toutes ces communautés. C'était la période des désillusions. Beaucoup sont partis, mais il en est resté bien plus qu'on ne le pense couramment.

Après un engouement pour l'agriculture, l'élevage des chèvres et des moutons des années soixante-dix, les néo-ruraux des années quatre-vingt vont s'orienter vers l'artisanat et les petits commerces. Ils vont s'installer seuls, ou en couples, dans des ruines qu'ils vont aménager. Toutefois, les arrivées continuent, moins fortes que dans les années soixante-dix, mais le courant ne s'est pas arrêté. Cela peut se chiffrer à une centaine de mille et, dans beaucoup de cas, trois générations sont présentes.

Comment ce courant évolue-t-il actuellement dans notre région ?

– Des anciens, comme moi, sont toujours là. Ils ont aménagé une ruine, ils ont acquis des compétences dans la construction, dans le travail du bois, dans la restauration des vieilles bâtisses. Un ramassage s'est organisé pour conduire les enfants aux écoles. Mais, l'étonnant, c'est qu'il en arrive toujours.

Ces nouveaux arrivants essayent de se trouver un gîte, mais les ruines se font rares, à cause d'un certain tourisme qui s'est implanté, lui aussi. Malgré de nouvelles difficultés, ceux qui débarquent aménagent une clède ⁽¹⁾, montent un tipi ⁽²⁾, ou construisent une cabane en bois. Une vieille caravane peut servir d'étape intermédiaire.

Ils arrivent de plus en plus jeunes et sont encore plus blessés que nous. Ils ont connu la drogue, l'alcool, et toutes sortes d'expériences douloureuses. Certains ont fait la rue comme SDF. Ils acceptent des conditions souvent plus dures que nous ; ils s'accrochent comme à un ultime espoir. Ils essaient encore dans l'agriculture, l'élevage, l'artisanat, mais c'est surtout par de *petits boulots* qu'ils tentent de survivre.

En fréquentant votre village, votre commune, je suis frappé par la vitalité qui s'en dégage. Que s'est-il passé depuis votre arrivée ?

– Ce serait trop long de tout raconter. Ce que je dirais, c'est que nous avons créé pas mal d'associations pour le développement de cette région, comme "L'Association de la Belle-Abreau", qui arrive à organiser du travail salarié pour une dizaine de personnes. Malgré un certain individualisme, il y a entre nous un désir profond de partager, de travailler ensemble. Tiens, au printemps dernier, nous nous sommes retrouvés à trente pour aider Fabrice et Magali à construire leur maison.

Une question me brûle depuis le début de notre entretien : à quoi correspond ce phénomène ? Qu'est-ce qui fait que les anciens se sont accrochés, que des nouveaux continuent d'arriver et cherchent à s'enraciner dans cette terre si rude, où l'isolement fait partie de la réalité quotidienne ?

– Je dirais que les néo-ruraux sont à la recherche d'un mieux-vivre, d'une qualité de vie, avec un grand V. Et tous les moyens sont bons pour développer cette qualité de vivre, y compris les erreurs comme *la défonce*. À travers des expériences périlleuses, parfois, ils tentent de retrouver l'harmonie dans leur vie, surtout par le contact avec la nature. C'est un monde qui aime la nature. Nous nous émerveillons devant un beau paysage, devant un coucher de soleil.

À ce propos, je voudrais dire une chose : je constate une transformation chez ceux qui décident de rester. C'est comme une purification, une réunification de leur être qui s'effectue au contact de cette nature. C'est comme une renaissance après des années de galère même si, d'une certaine façon, la galère continue car leur vie est loin d'être facile. Ici, ils découvrent qu'ils peuvent être eux-mêmes, vrais, sans artifice. Ils font l'expérience de la simplicité après une vie où il s'agissait surtout de paraître.

Tu en parles avec une telle flamme, Joël ! Mais cette recherche a-t-elle un avenir ?

– Tu vois, je pense personnellement qu'il y a dans cette démarche quelque chose de prophétique. Au plan de la société, et même au plan économique, la solution à nos problèmes ne peut se trouver que dans le sens du qualitatif, et non du quantitatif. Dans sa course vers le profit immédiat, l'homme s'est coupé de ses racines vitales que sont le ciel et la terre.

Nos expériences nous font retrouver la place de l'esprit et du cœur dans nos vies. On a cru que l'homme était surtout un producteur et un consommateur. On a oublié sa composante spirituelle. Celle-ci est en train de se réveiller un peu partout, même dans notre société.

Avec beaucoup d'autres, les néo-ruraux, avec leurs faiblesses, leurs fragilités, participent à ce réveil. Enfin, c'est ma conviction et mon espérance !

1. Une clède est un bâtiment d'une dizaine de m² servant au séchage des châtaignes.

2. Un tipi est une tente circulaire et pointue qui nous vient des Indiens d'Amérique.

Joël QUEYRAS
interrogé par Frère Cyprien BEZELGUES ■